

Réception de Monsieur H. NOILHAN

Allocution de Monsieur J. DURIEUX, Président

MES CHERS COLLÈGUES,

Nos prédécesseurs à qui incomba le soin d'élaborer notre règlement méritent d'être loués. Car c'est à leur sagacité que nous devons la satisfaction délicate de pouvoir de temps en temps appeler en nos rangs des notabilités extra-professionnelles, et que votre Président est en ce moment redevable du très agréable privilège de recevoir en notre compagnie M. Henri NOILHAN.

MONSIEUR,

Une réputation singulièrement flatteuse vous a précédé en cette enceinte, et lorsque votre candidature a été proposée à nos suffrages, c'est parfaitement informés de votre notoriété et de l'attachement manifesté par vous à notre profession que nous l'avons accueillie. Aussi n'est-il pas étonnant que votre élection en décembre dernier, ait été acquise, au premier tour, à une imposante majorité.

J'aimerais, aujourd'hui, en évoquant brièvement votre carrière, rappeler les raisons de notre choix.

Vous êtes Ingénieur Agronome de la promotion 1914-1920 et dès votre sortie de l'Institut Agronomique s'établit votre premier contact avec la profession vétérinaire. Vous terminez, en effet, votre service militaire comme assistant chimiste au Laboratoire de Recherches Vétérinaires de l'Armée où vous travaillez sous l'autorité de collègues éminents dont les noms sont chers à nos mémoires : BROCC-ROUSSEU, URBAIN et FORGEOT.

Presque dans le même temps vous prenez vos titres à la Faculté de Droit et dès 1925 vous vous inscrivez au Barreau de Paris, vous spécialisant d'emblée dans les questions agricoles. Vous collaborez étroitement avec MM. Joseph CAPUS et Victor BORET, anciens Ministres de l'Agriculture, et avec ce dernier vous effectuez en 1932 un voyage d'études agricoles en U. R. S. S., le premier en cette « terra incognita » accompli à l'époque par des Français.

Avocat à la Cour, vous plaidez depuis trois décades tous les procès importants en matière d'agriculture, d'élevage, de production et de vente du lait.

A cette activité de Juriste, déjà très absorbante, vous joignez celle d'enseignant. Vous professez à l'Institut des Hautes Etudes Agraires, et à l'Institut Technique de Pratique Agricole, et depuis 1945 vous êtes chargé à l'Ecole d'Alfort du cours d'Economie politique et rurale.

Vous avez, par ailleurs, fait œuvre de publiciste, confiant à la presse de nombreux articles d'économie rurale ; et surtout d'auteur, écrivant entre 1932 et 1965 quatre ouvrages de très haute portée dont les titres sont déjà par eux-mêmes éloquentes : La République des Paysans, Techniques Agricoles

et Techniques Industrielles, Nouveaux aspects de l'Economie moderne et le plus important, Histoire de l'Agriculture à l'ère industrielle.

Vous démontrez dans ces ouvrages, permettez-moi de reprendre vos propres termes, « que les formules de la civilisation industrielle ne sont « pas comme il apparaît au plus grand nombre, d'une valeur définitive « universelle et susceptible de régir toutes les formes de l'activité productive, et en tout premier lieu l'activité agricole », — qu'on ne peut penser les problèmes terriens en termes industriels — et que l'Agriculture même la plus progressiste ne peut impunément se soustraire au respect des réalités naturelles, surtout des lois fondamentales de la biologie.

Vous y affirmez aussi, et je puis vous dire qu'il nous a été très agréable de vous voir lui rendre cette justice, que « l'Art Vétérinaire est un élément prépondérant du progrès agricole ».

A la faveur des dernières vacances j'ai lu deux de vos livres — les autres auront leur tour —. Les opinions que vous y défendez ne peuvent qu'entraîner l'acquiescement de tous les humanistes. Je pense, en particulier à certaines pages, où avec une véhémence qui rappelle PÉGU, vous dénoncez le néo-esclavage auquel l'homme est réduit par le machinisme oppresseur et le gigantisme concentrationnaire !

Tandis que votre dévouement à la cause nationale durant la dernière guerre vous mérite la Médaille de la Résistance et celle des Combattants Volontaires, l'autorité dont vous faites preuve dans les différents domaines où se déploie votre extraordinaire activité vous conduit tout naturellement à l'Académie d'Agriculture en 1954, et au Conseil Supérieur de l'Elevage en 1965.

Aujourd'hui c'est à l'Académie Vétérinaire de France de rendre hommage à votre savoir et à votre talent.

Veuillez croire que notre Compagnie en éprouve une satisfaction profonde et qu'elle se félicite d'accueillir parmi ses membres titulaires, réunis en votre personne un agronome éminent et un Juriste de renom, dont la collaboration lui sera infiniment précieuse.

Permettez, Monsieur, à son Président, de vous souhaiter une cordiale bienvenue et de vous inviter à prendre place parmi nous. Laissez lui aussi vous offrir cette médaille frappée à l'effigie de notre Ancien le plus illustre en vous priant de l'accepter comme le témoignage de notre très déférente sympathie.

Remerciement de M. Henri NOILHAN

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESSIEURS,

Vous m'avez fait le très grand honneur, que je ne dois qu'à votre extrême indulgence, de m'appeler à siéger parmi vous, en remplacement de notre collègue M. MAGNE. Honneur très redoutable, étant donné la personnalité de mon éminent prédécesseur.

M. le Professeur MAGNE est issu d'une famille du Rouergue, où l'on compte trois générations de vétérinaires, dont son grand-père qui fut Professeur et Directeur de l'Ecole d'Alfort et un des fondateurs de l'Académie Vétérinaire.

Physiologiste réputé, ardent et original, expérimentateur habile, il a été chef de travaux à l'Ecole d'Alfort, Professeur à l'Institut National Agronomique (où il succéda à Moussu, qui y fut mon professeur) et Chef de laboratoire au Centre Expérimental militaire des Bouchet.

Retiré dans sa propriété de l'Eure, il reste très attaché à l'Académie, dont il a retracé l'histoire, lors de la célébration du centenaire, dans un discours très remarqué.

* * *

Je ne saurais vous cacher qu'en cette occasion le mot d'un ambassadeur Persan, qui était reçu à la Cour de Louis XIV, me revient irrésistiblement en mémoire. Comme le grand Roi lui demandait ce qui l'avait le plus étonné à Versailles, il répondit tout bonnement : « C'est de m'y voir ». Je pourrais prendre ce mot à mon compte, moi qui ne suis pas vétérinaire et que vous avez cependant appelé à siéger dans votre savante société.

Il est vrai que votre profession et celle que j'exerce n'ont pas été, dans le passé, malgré les apparences, sans avoir des rapports étroits : mieux ces rapports se continuent aujourd'hui sous différentes formes.

C'est ainsi que je me suis senti un peu rassuré en apprenant que BOURGELAT, auquel la France doit la création de son enseignement vétérinaire, fut d'abord avocat au Parlement de Grenoble avant de tourner son activité vers l'art, jusque là empirique, de soigner nos frères inférieurs.

BOURGELAT plaida et c'est à la suite de la déception ressentie après l'échec d'une cause, qu'il estimait juste et qu'il avait perdue, qu'il jeta sa robe aux orties et que sa passion du cheval le conduisit à devenir l'illustre vétérinaire, dont vous honorez justement la mémoire.

Je m'empresse d'ajouter que pareille aventure n'aurait plus de sens aujourd'hui, car depuis la fin du XVIII^e siècle la Justice, comme chacun le sait, est devenue infaillible ; BOURGELAT de nos jours n'aurait pas perdu son procès, il aurait donc continué à exercer la profession d'avocat, et les écoles de Lyon et d'Alfort, filles de BOURGELAT, n'auraient jamais vu le jour.

Mais je suppose que lorsque vous m'avez appelé à siéger parmi vous, c'est à l'Economiste que vous avez pensé. L'Art Vétérinaire, en effet, ne

peut être un Art abstrait. Il s'applique à une matière vivante et celle-ci doit être avant tout une matière marchande. Ainsi l'économie politique marque chaque jour d'une empreinte grandissante l'exercice de votre profession. C'est d'ailleurs une loi presque générale que tous les Arts Appliqués, toutes les Sciences Appliquées, prennent d'abord un aspect purement scientifique puis revêtent nécessairement, au bout de quelques temps, des aspects juridiques et économiques.

Sur l'aspect scientifique les très grands noms de NOCARD, de LECIAINCHÉ, de VALLÉ, de Gaston RAMON, pour ne citer que les plus illustres dans le passé, ont depuis longtemps franchi les limites de la profession vétérinaire pour connaître dans le grand public une juste notoriété. Ils attestent les immenses progrès que la Science, à l'ombre de nos grandes Ecoles Vétérinaires, a effectués depuis un siècle, non seulement au bénéfice des animaux, mais aussi au bénéfice, ce que l'on ignore trop souvent, des humains.

Mais ces progrès même ont créé des problèmes juridiques qu'il a fallu écouler au fur et à mesure. C'est ainsi que la législation vétérinaire et sanitaire inexistante il y a un siècle a pris une importance grandissante durant cette période et elle est même devenue aujourd'hui une partie essentielle du Code Rural. Nul doute que dans l'avenir, et les mânes de BOURGELAT, ancien juriste, s'en réjouissent certainement, elle ne voit son importance grandir encore.

* * *

Sur le plan économique quel étonnant changement que celui enregistré par l'élevage depuis une cinquantaine d'années. Alors que l'animal, à l'exception du mouton et du porc, était au début du XIX^e siècle presque considéré comme l'ennemi de l'agriculture « Le mal nécessaire » disait Lavoisier, à une époque où l'activité rurale était essentiellement céréalière, voici qu'il a pris une éclatante revanche et qu'il a dépassé aujourd'hui de beaucoup, en importance, dans les pays de haute technique agricole, les productions végétales.

En France les 2/3 de la production agricole proviennent des ressources de l'élevage, comme si l'humanité revenait aux obscures habitudes des temps primitifs, alors que chasseresse elle était essentiellement carnivore.

Il y a cependant une exception, et celle-là éclatante : le cheval, loin d'avoir vu son importance s'accroître, disparaît au contraire peu à peu, exception faite cependant pour les chevaux de luxe consacrés aux courses et à l'équitation. C'est là un événement, dont on ne saurait trop souligner l'importance historique et philosophique.

Je suis de ceux qui pensent que nous venons d'assister, durant ces dernières décades, à la fin véritable de l'Ere Antique, qui a été précisément celle du cheval. Elle a expiré sous nos yeux, au fur et à mesure que le cheval disparaissait de l'activité citadine ou rurale.

A tout prendre en effet il n'y avait guère de différence entre la vie des humains, au début de ce siècle, et celle de nos lointains ancêtres du temps de l'Empire Romain et même des Pharaons, sauf sur quelques points secondaires. Mais partout, au long des siècles, un trait commun s'était affirmé : la prépondérance du cheval dans la vie civilisée, dont il était pour ainsi dire le fondement. Il était en effet, avec l'homme, le grand fournisseur d'énergie et les bovins, seuls, le concurrençaient en faible partie.

L'automobile d'abord, le tracteur ensuite, ont chassé le cheval de l'immense domaine qu'il occupait dans la vie des humains. C'est là un événement

considérable, dont nous n'avons pas fini d'apprécier les lointaines conséquences. L'homme et le cheval étaient, en effet, si étroitement liés dans le passé, que l'on a du mal de s'habituer à la pensée que désormais l'Homme poursuivra sa route seul, avec ses moteurs, sans le secours de son précieux compagnon.

* * *

Mais voici que sur le plan de l'Economie Rurale une autre transformation sensationnelle apparaît, qui affecte profondément l'exercice de la profession vétérinaire. Au fur et à mesure que le volume des productions animales s'accroît d'année en année, la grande exploitation, hantée par la crise de main-d'œuvre, se jette avec frénésie vers la formule des fermes sans bétail. La formule, à la vérité, est déjà ancienne, c'est elle qui a conduit l'agriculture américaine à l'effrayant désastre de l'érosion sur des dizaines de millions d'hectares.

Quoi qu'il en soit, le bouleversement pour l'instant conduit à des conséquences très appréciables, en ce qui concerne l'exercice de l'Art Vétérinaire. C'est ainsi qu'autrefois les élèves de nos 3 grandes Ecoles Vétérinaires trouvaient, dans les soins à apporter à la cavalerie des pays de grande culture, un débouché important et une source d'activité, pour ainsi dire classique. Or la grande exploitation, devenue presque exclusivement mécanisée, renonce par-là même au secours de l'Art Vétérinaire. Elle renonce aussi à la production du lait, de la viande et des œufs.

C'est la petite et la moyenne exploitation qui, au moins pour l'instant, sont appelées à prendre la relève de la grande exploitation défaillante, en ce qui concerne les productions animales.

On imagine sans peine toutes les conséquences de cette mutation capitale, au moins dans notre pays.

Il est vrai que l'on signale par ailleurs la constitution d'immenses étables, de vastes porcheries et d'usines à poulets. Mais jusqu'à présent, ces entreprises peuvent être considérées comme des expériences, dont il convient d'attendre les résultats.

* * *

De toutes façons, qu'il s'agisse de la grande ou de la petite entreprise, le rôle des vétérinaires est appelé à prendre un aspect nouveau, dont on trouve d'ailleurs une réplique facile dans l'activité médicale. De même que les sportifs, véritables producteurs de records, sont en dehors de toute maladie sous une surveillance médicale, qui va jusqu'à leur imposer un genre de vie et une diététique appropriés ; de même les animaux, eux aussi producteurs de records en viande, en lait, en œufs, etc., sont placés préventivement sous une surveillance vétérinaire de plus en plus étendue.

C'est là l'aspect nouveau de l'Art Vétérinaire, qui cesse d'être seulement curatif.

* * *

Telles sont les réflexions que me suggère aujourd'hui la bienveillance avec laquelle vous m'avez accueilli.

C'est dans l'esprit que les anime que je tenterai de suivre vos travaux et d'y apporter la modeste contribution que je dois à votre confiance.